

G U D R Ú N   E V A   M Í N E R V U D Ó T T I R

P E N D A N T   Q U ' I L  
T E   R E G A R D E   T U   E S  
L A   V I E R G E   M A R I E

*Nouvelles*

*Traduit de l'islandais par Catherine Eyjólfsson*

« À LA MÉMOIRE DE ZULMA  
VIERGE-FOLLE HORS BARRIÈRE  
ET D'UN LOUIS »  
TRISTAN CORBIÈRE

ZULMA  
122, boulevard Haussmann  
Paris VIII<sup>e</sup>

Titre original: *Á meðan hann horfir á Þig ertu María mey.*

Copyright © Guðrún Eva Mínervudóttir.

Copyright © Zulma, 2008, pour la traduction française.

Ouvrage publié avec le concours du Fond pour la littérature islandaise  
et traduit avec l'aide du Centre national du livre.

ISBN :

978-2-84304-446-5

N° d'édition : 446

Dépôt légal : avril 2008

Diffusion : Seuil — Distribution : Volumen

[zulma@zulma.fr](mailto:zulma@zulma.fr)

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma  
et être régulièrement informé de nos parutions,  
n'hésitez pas à nous écrire  
ou à consulter notre site.

[www.zulma.fr](http://www.zulma.fr)

Z

« Jonathan dit alors qu'il ne savait pas exactement. Mais que c'était quelque part au-delà des étoiles. Et il se mit à parler de Nangijala de telle manière qu'on avait presque envie de s'envoler tout de suite pour aller là-bas. »

ASTRID LINDGREN, *Mon frère Cœur de Lion*.

MAINTENANT JE VAIS TE DONNER UN  
BAIN PARCE QUE TU ES MON AMIE

Tu te rappelles quand nous sommes allés chez toi après le concert et que je ne sais pas ce qui m'a pris, mais je t'ai dit : maintenant je vais te donner un bain parce que tu es mon amie. J'ai fait couler l'eau dans ta baignoire et j'allais y ajouter quelques gouttes d'un flacon vert mais je me suis ravisé parce que je ne voulais que de l'eau et nous deux. Et puis il m'est venu une idée et j'ai allumé plein de petites bougies que j'ai disséminées dans toute la salle de bains. Dans la cuisine j'ai trouvé un grand pot de fleurs remplis de terre et je n'ai pas eu à te demander ce que tu pouvais bien faire avec un pot de fleurs ne contenant que de la terre, car tu m'avais dit avoir planté des pépins d'orange dans l'espoir de faire pousser un oranger – ta mère avait réussi une fois à faire sortir de terre un petit arbrisseau, qui ne donna d'ailleurs jamais de fruits. J'ai emporté le pot dans la salle de bains et j'ai ouvert la fenêtre parce qu'on était en juillet et qu'il faisait chaud comme à l'étranger. J'avais donc réuni les quatre éléments : l'eau, le feu, l'air et la terre, comme dans l'astrologie, l'alchimie et autres sciences occultes. Puis je t'ai tirée hors du canapé, et conduite par la main jusqu'à la salle de bains tandis que tu te cachais les yeux de l'autre main, bloquant les pieds, m'opposant une

sorte de douce résistance – tout ce que tu fais est empreint de douceur – et que tu pouffais d’un rire étouffé tellement joli, tellement joli. Déshabille-toi, ai-je dit et je t’ai regardée enlever ton jean et ton pull duveteux que j’aimais plus que tout au monde, et je t’ai regardée entrer dans le bain, toute en courbes, comme l’eau. J’avais l’intention d’être la terre mais le feu nous anéantit. Juillet se coula entre nous. Il s’insinua par la fenêtre et nous aima. Bon Dieu, ce que j’ai pu être heureux à ce moment-là. Je me suis assis sur le bord de la baignoire et j’ai retroussé mes manches – je me souviens que j’avais une chemise blanche. Tu t’es allongée complètement sous l’eau et tes cheveux châtain étaient comme des algues autour de ton visage et la pudeur émanait de chacun de tes gestes bien que tu fisses de ton mieux pour paraître libérée. Les larmes me sont venues aux yeux quand je me suis rendu compte que tu avais honte de ta pudeur. Tu avais honte d’avoir honte ! Et puis tu as refait surface avec tes yeux de miel, tu m’as regardé faire mousser le savon. Tes seins du même calibre que les oranges que ta mère n’a pas réussi à faire pousser... Et je t’ai frotté les cheveux, frictionné le cuir chevelu, passé mes mains savonneuses sur ton front, ton nez, tes joues, tes lèvres, ton menton, sachant bien que toi-même tu ne te serais jamais lavé la figure avec du savon comme une paysanne. Je ne t’ai même pas embrassée et ne me suis pas attardé plus longtemps sur tes seins que sur les épaules ou les bras. Je m’appliquais seulement à ne pas oublier une seule parcelle de ton corps et tu étais étonnée de l’innocence

avec laquelle je te lavais. Toute honte bue, tu essayais de déchiffrer mon visage de tes yeux de miel jusqu'à ce que je te retourne pour te savonner soigneusement le dos, les fesses, l'aine, les cuisses, les jambes. Ton menton reposait sur les doigts de tes deux mains sur le rebord de la baignoire pendant que je caressais la plante de tes pieds et chacun de tes orteils, passant mes doigts entre eux. J'avais envie de me coucher tout habillé sur toi, de t'écraser pour faire sortir tout le miel dont tu étais pleine jusqu'aux noirs sourcils, pour le lécher goulûment comme un ours affamé. Et puis te remplir à nouveau. Étancher ma soif et te combler aussitôt. Mais je me contentai de rincer ta chevelure avec la douchette à main et d'en exprimer l'eau maladroitement avant de te soulever hors du bain et tu as mis les bras autour de mon cou, m'enlaçant la taille de tes jambes, mouillant mes vêtements, et je me suis émerveillé de ta légèreté et de la facilité que j'avais à te porter. Je ne t'avais jamais tenue dans mes bras, sauf une fois quand j'étais soûl et tu t'étais tellement débattue que nous étions tombés tous les deux et tu avais eu un bleu à la nuque et moi une bosse au front. Je t'ai portée et déposée au milieu du plancher du salon où il faisait plus chaud que dans la salle de bains et j'ai couru chercher une grande serviette qui aurait dû être moelleuse mais qui était rêche et rugueuse. Je t'ai essuyée, d'abord tout le corps, et puis les cheveux en frottant vite et fort parce que c'est comme ça qu'on fait sécher les cheveux. Tu t'es laissé faire, absolument immobile, sans dire un mot, intimidée de ne pas savoir pourquoi je faisais tout cela.

Je ne le savais pas non plus, mais j'imagine que je cherchais à te dire quelque chose. Et puis j'ai enlevé ma chemise trempée et tout le reste et nous nous sommes glissés sous la couette, les paupières lourdes. Moi, sentant la sueur après la cohue du concert ; peau, cheveux et bouche âcres de fumée de cigarette. Et toi qui embaumait comme une fleur. Je me suis dit que lorsque tu te réveillerais, tu aurais les cheveux tout ébouriffés et me demanderais d'une voix rauque de t'apporter un verre d'eau. Embaumant comme une fleur. C'est fou ce que je peux être sentimental, mais c'est que ça fait tellement longtemps que je n'ai pas de nouvelles de toi.